

LE THÉÂTRE

LES PIÈCES NOUVELLES

UNE BOURGEOISE

Les théâtres ont rouvert tout doucement, depuis les premiers jours de septembre. Il ne faut jamais rien attendre de bien remarquable en ces débuts de saison : les directeurs n'engagent pas tout de suite la partie à fond ; les pièces sérieuses ne reparaissent pas avant octobre, et il est rare que septembre ait vu naître ni une bonne pièce, ni une pièce à succès.

Septembre 1927 n'a pas fait exception à la règle. Le seul ouvrage curieux qui ait paru a été la pièce de M. Devollins, « Une Bourgeoise », représentée au théâtre de l'Œuvre.

Pièce curieuse ; mais bonne pièce, c'est une autre affaire.

Elle se déroule dans la maison d'un médecin bordelais, le docteur Daniel Huguerie. Voulant peindre une maison-type de bourgeoisie française, M. Devollins a bien choisi : il est peu de milieux en France aussi riches que l'élite des médecins-bordelais en supériorités tant intellectuelles que morales. Non seulement la science médicale lui doit quelques-unes de ses jeunes lumières, mais les lettres aussi lui sont redoublées : MM. Pierre et François Mauriac, M. Martial Piechaud lui appartiennent ou lui touchent de près.

La maison de Daniel Huguerie brille de paix et de vertu. La fille fait, le jour même, sa première communion, et le père s'attendrit sur cet événement. Il s'attendrit même un peu trop, et va une première fois donner dans le redoutable épanchement littéraire. Mais ce n'est d'abord qu'une alerte, et la pièce court.

Daniel, grand blessé de guerre, aime sa femme Françoise, d'une passion toute vive, que des circonstances achèvent de rendre grave et pleine. Comment pourra-t-il se passer de ses soins, de sa présence ? Mais si, pour lui, Françoise est tout, il n'est plus pour elle qu'un malheureux malade. Est-ce parce que ses forces sont perdues qu'il est inquiet, nerveux, et qu'il croit saisir sur le visage de Françoise les traces d'un ne soit quel vague malaise ? Si elle allait l'aimer moins qu'autrefois, a présent qu'il ne peut plus être qu'un mari intermittent ? Il s'en ouvre d'abord à son frère Philippe, qui s'efforce de le rassurer, puis à Françoise elle-même, qui jure qu'elle est heureuse ainsi, avec une fébrilité qui commence à paraître étrange. Daniel, comme tous les malades, passe d'un excès à l'autre, oublie qu'il est malade, arrache à Françoise la promesse que, cette nuit même, ils passeront outre aux précautions qu'exige la faiblesse de Daniel.

Sujet scabreux ; mais la guerre l'a mis sous nos yeux, trop vrai et trop fréquent pour qu'un auteur ne se croie pas autorisé à utiliser le conflit qui en découle. M. Devollins le traite de manière à épaiser, autour de ce couple paisible, on ne sait quelle perplexité qui ne laisse pas d'être agissante. Puis, sur cette préparation sourde, les coups de théâtre, graduels avec habileté. Les premiers ne font que précipiter l'inquiétude dans l'obscurité : un coup de sonnette, on annonce que le commissaire de police est en bas et demande le docteur Huguerie, la nourrice, le pioupiou, la concierge et le petit pâtissier.

Depuis, le cinéma a évolué et ses héros sont devenus : Napoléon, Nérone, d'Artagnan, Jeanne d'Arc, Casanova, Surcouf.

L'excellent artiste Georges, qui travaille beaucoup pour le cinéma d'aujourd'hui, a bien voulu révéler ses souvenirs pour les lecteurs de « Candide ». A l'avant-scène du Théâtre des Capucines, nous le surprenons, dirigeant les répétitions de la fantaisie de Rip et Savoir : « Come the tempo passe... » qu'il met en scène.

« A cette époque, nous dit-il, on ne travaillait pas pour l'art, mais pour la possibilité d'en faire plus tard. On essayait surtout de perfectionner les moyens techniques qui étaient bien pauvres. D'où venaient les metteurs en scène ? Mystère ! Quelques-uns étaient d'anciens comédiens qui n'avaient pas réussi au théâtre. Les autres ?... Mon Dieu, ceux-là ne devaient qu'à un pur hasard de ne pas être épicier ou librairie plutôt que metteurs en scène de cinéma. Dans ces conditions, vous vous rendez compte du travail que nous pouvions faire. »

Le premier film que tourna Georges avait trait à la vie de Jésus. Comme on le voit à l'importance du sujet, ce n'était plus tout à fait le début du cinéma, malgré cela les détails en sont tout de même fort pittoresques.

« Notre metteur en scène, continua Georges, avait déniché, aux environs de Joinville, un coin qui offrait quelque analogie avec la conception qu'il se faisait des plaines de Judée. Il se contenta d'y ajouter simplement quelques palmiers en contre-plaqué qui avaient de donner l'illusion. Vous voyez ça d'ici. Perdu dans la foule des bergers ou, au contraire, à genoux le Très-Haut, je regardais, en riant, le manège de mon camarade Pédro, s'amusant à faire boucler le chapeau des figurants placés devant lui, quand le metteur en scène nous rappela à l'ordre : « Mais priez donc, N... de D... ! Priez donc ! Puis s'adressant à la vedette : « Et tel, là-bas, Jésus-Christ, fait pas cette tête-là ! T'es pas ici pour rigoler ! »

Après cet heureux début, Georges tourna, entre autres, un film policier.

« J'étais un banquier cette fois-ci, nous dit-il, et afin de me faire une tête digne de mon emploi, je m'étais affublé d'une barbe à crochets qui ne dissimulait pas le moins du monde son caractère postiche. Ah ! j'avais vraiment grandi ! Je me rappelle avoir présidé ainsi un Conseil d'administration. Autour d'une grande table, recouverte d'un grand tapis vert, se trouvaient plusieurs personnes aussi joliment maquillées que moi. Ah ! la belle assemblée ! J'assis par le metteur en scène de dire quelque chose en ma qualité de président, et ne sachant pas quoi dire, je débitai, alors, le plus sérieusement du monde, la plus belle collection d'anées et de blagues qu'on ait jamais entendue dans un Conseil d'administration. Et pourtant, Dieu sait si l'on en entend ! Mes interlocuteurs étaient obligés de m'écouter avec des mines graves et complices que tourmentait une folle envie de rire. »

DIDIER-DAIX.

Pour exceptionnel qu'il soit, ce cas est possible, d'une femme vertueuse de volonté, qu'habite un démon lubrique. Mais il fut fallu au moins le peindre en son entier, tandis qu'on ne voit en Françoise que des aspects tranchés et rudimentaires : épouse vertueuse au premier acte, elle se rend au second et expire au troisième. Sa dulce, qui faisait précisément l'intérêt dramatique, ne paraît jamais.

Les spectateurs du premier soir marquèrent quelque surprise de voir un débant marquer d'abord tant de connaissance des astuces du métier pour n'aboutir

Quand Denis d'Inès était nègre

Le foyer des artistes de la Comédie-Française, après le premier acte de *Boubo-roche*.

Le Bernard bavarde dans un coin avec Georges Pioch. Lucien Dubecq ne fait que passer avec l'air de chercher quelqu'un. André Baqué évoque, auprès d'un camarade, les vacances finies. Andréa du Chauveton, en peignoir rose et pantoufles d'intérieur à pompons, se pollit les ongles. Mlle Nizan, qui meurt de soif, réclame à tue-tête une citronnade. Enfin, votre serviteur, acroché à Denis d'Inès, tâche de tirer de cet excellent comédien, accouru et grimaçant, en vieil habitué du café vu par Courteau, des souvenirs sur son passage dans les dernières troupes de drame :

A Montparnasse et Belleville

J'ai quarante deux ans. J'en avais

— Je compte sur mes doigts, car je ne suis pas d'être mauvais danseur pour être bon calculateur.

— Seize, de quarante deux, égale vingt-six. Cela se passait donc aux environs de 1900-1901.

— C'est ça. Je faisais partie de la troupe de Chantecler, à la Porte-Saint-Martin, réunira les noms suivants : Françon, le Coq ; Renée Corciade, la Faisane ; Cassive, la Pintade ; Marthe Mellot, le Rossignol, qu'elle a créé ; Jean Réal, le Dindon ; Juliette Boyer, la Vieille Poule et la Chouette ; Cousin, le Merle ; Hürlemann, le Chat ; Clément, le Pic-Vert ; Coizeau, le Grand Duc et un Crapaud ; Bourdelles, le Paon et un Crapaud ; Mme Chapelas, une Chouette ; Jacques Normand, un Crapaud. Les Poules seraient Mmes Miguel, Suzanne Aubry et Grisier, et les poulets Mlle Maisen, MM. Berthau et Balings.

— MM. Mouézi-Eon et Tiarko Richépin travaillent actuellement à une nouvelle opérette dont le principal rôle serait confié à M. Henry Defreyne.

— Une tournée de la Revue des Reviues, de Rip, composée des meilleures scènes des principales revues du célèbre auteur, sera organisée dans cet hiver à travers toute la France. La mise en scène en sera confiée à Georges, qui fera également partie de la distribution aux côtés de Nina Myral, Robert Burnier et Prince.

QUELQUES NOUVELLES

La distribution de Chantecler, à la Porte-Saint-Martin, réunira les noms suivants : Françon, le Coq ; Renée Corciade, la Faisane ; Cassive, la Pintade ; Marthe Mellot, le Rossignol, qu'elle a créé ; Jean Réal, le Dindon ; Juliette Boyer, la Vieille Poule et la Chouette ; Cousin, le Merle ; Hürlemann, le Chat ; Clément, le Pic-Vert ; Coizeau, le Grand Duc et un Crapaud ; Bourdelles, le Paon et un Crapaud ; Mme Chapelas, une Chouette ; Jacques Normand, un Crapaud. Les Poules seraient Mmes Miguel, Suzanne Aubry et Grisier, et les poulets Mlle Maisen, MM. Berthau et Balings.

— MM. Mouézi-Eon et Tiarko Richépin travaillent actuellement à une nouvelle opérette dont le principal rôle serait confié à M. Henry Defreyne.

— Une tournée de la Revue des Reviues, de Rip, composée des meilleures scènes des principales revues du célèbre auteur, sera organisée dans cet hiver à travers toute la France. La mise en scène en sera confiée à Georges, qui fera également partie de la distribution aux côtés de Nina Myral, Robert Burnier et Prince.

Les temps héroïques du Cinéma

Le cinéma n'est pas encore ce qu'il devrait être, assurément. Il pâtit même, depuis quelques temps. Toutefois, devant certaines mises en scène fastueuses, certains mouvements de foule grandioses, certains films originaux, on ne peut s'empêcher de penser aux énormes progrès qu'il a faits en quelques années.

Devant le bel adolescent à l'esprit encore superficiel certes, mais au corps sain et musclé qu'il est devenu, nous ne nous rappelons pas sans émotion, l'enfant qu'il était encore il n'y a pas si longtemps.

— Comme il a grandi vite ! a-t-on envie de dire.

Et aussi avec quel sourire bienveillant nous reportons-nous, par le souvenir, aux temps héroïques du cinéma ! Comme nous sommes loin, en effet, aujourd'hui, de ces films pourvus, aux périodes baroques, dont la naïveté cachait le grotesque et qui pourtant étaient merveilleuses alors, avec leurs éternels héros : l'agent de police, la nourrice, le pioupiou, la concierge et le petit pâtissier.

Depuis, le cinéma a évolué et ses héros sont devenus : Napoléon, Nérone, d'Artagnan, Jeanne d'Arc, Casanova, Surcouf.

L'excellent artiste Georges, qui travaille beaucoup pour le cinéma d'aujourd'hui, a bien voulu révéler ses souvenirs pour les lecteurs de « Candide ». A l'avant-scène du Théâtre des Capucines, nous le surprenons, dirigeant les répétitions de la fantaisie de Rip et Savoir : « Come the tempo passe... » qu'il met en scène.

— A cette époque, nous dit-il, on ne travaillait pas pour l'art, mais pour la possibilité d'en faire plus tard. On essayait surtout de perfectionner les moyens techniques qui étaient bien pauvres. D'où venaient les metteurs en scène ? Mystère ! Quelques-uns étaient d'anciens comédiens qui n'avaient pas réussi au théâtre. Les autres ?... Mon Dieu, ceux-là ne devaient qu'à un pur hasard de ne pas être épicier ou librairie plutôt que metteurs en scène de cinéma. Dans ces conditions, vous vous rendez compte du travail que nous pouvions faire. »

Le premier film que tourna Georges avait trait à la vie de Jésus. Comme on le voit à l'importance du sujet, ce n'était plus tout à fait le début du cinéma, malgré cela les détails en sont tout de même fort pittoresques.

— Notre metteur en scène, continua Georges, avait déniché, aux environs de Joinville, un coin qui offrait quelque analogie avec la conception qu'il se faisait des plaines de Judée. Il se contenta d'y ajouter simplement quelques palmiers en contre-plaqué qui avaient de donner l'illusion. Vous voyez ça d'ici. Perdu dans la foule des bergers ou, au contraire, à genoux le Très-Haut, je regardais, en riant, le manège de mon camarade Pédro, s'amusant à faire boucler le chapeau des figurants placés devant lui, quand le metteur en scène nous rappela à l'ordre : « Mais priez donc, N... de D... ! Priez donc ! Puis s'adressant à la vedette : « Et tel, là-bas, Jésus-Christ, fait pas cette tête-là ! T'es pas ici pour rigoler ! »

Après cet heureux début, Georges tourna, entre autres, un film policier.

— J'étais un banquier cette fois-ci, nous dit-il, et afin de me faire une tête digne de mon emploi, je m'étais affublé d'une barbe à crochets qui ne dissimulait pas le moins du monde son caractère postiche. Ah ! j'avais vraiment grandi ! Je me rappelle avoir présidé ainsi un Conseil d'administration. Autour d'une grande table, recouverte d'un grand tapis vert, se trouvaient plusieurs personnes aussi joliment maquillées que moi. Ah ! la belle assemblée ! J'assis par le metteur en scène de dire quelque chose en ma qualité de président, et ne sachant pas quoi dire, je débitai, alors, le plus sérieusement du monde, la plus belle collection d'anées et de blagues qu'on ait jamais entendue dans un Conseil d'administration. Et pourtant, Dieu sait si l'on en entend ! Mes interlocuteurs étaient obligés de m'écouter avec des mines graves et complices que tourmentait une folle envie de rire. »

Pour exceptionnel qu'il soit, ce cas est possible, d'une femme vertueuse de volonté, qu'habite un démon lubrique. Mais il fut fallu au moins le peindre en son entier, tandis qu'en Françoise que des aspects tranchés et rudimentaires : épouse vertueuse au premier acte, elle se rend au second et expire au troisième. Sa dulce, qui faisait précisément l'intérêt dramatique, ne paraît jamais.

Les spectateurs du premier soir marquèrent quelque surprise de voir un débant marquer d'abord tant de connaissance des astuces du métier pour n'aboutir

UNE VISITE chez Gabriele d'Annunzio

LES ECHOS

Le foyer des artistes de la Comédie-Française, après le premier acte de *Boubo-roche*.

Le pain blanc. Nos dix-huit ans prétendent une apparence de noce à ces agapes en plein vent, au bord du trottoir ! Parfois, des clochards s'arrêtent et nous regardent. Nous leur offrons un morceau de pain. La conversation s'engageait. Alors ils nous avouaient : « Nous vous avons pris pour des nègres. » Des nègres ! Parlable, nous avions joué de la neutralité eût été une lâcheté, nous avions donc une opinion, elle a toujours été basée sur la grande majorité, modérée, c'est-à-dire réformiste. » Il n'en reste pas moins vrai que pour ne pas garder la neutralité, on faisait de la politique, et ce temps-là, la politique de la C.G.T. !

Tout à coup se révèle, à mon esprit tourmenté par tant de chaleur et à mon regard presque aveuglé par la lumière du jour, une profonde masse verte de laquelle surgit une maison modeste et silencieuse, la « Villa Cargnacco ».

La porte s'ouvre, me laisse passer, et je referme sans bruit. Un petit lustre de fer forgé illumine doucement d'une clarté tamisée le petit vestibule dans lequel je trouve. Me voici quelques instants après dans un corridor à demi obscur où je déchiffre avec peine, sur la corniche d'un mur, l'inscription suivante :

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers un escalier de bois qui conduit aux étages supérieurs et elle murmure comme dans un souffle : « Ceci mène dans son studio. Maintenant il travaille, il est occupé à écrire. » J'aperçois, dans les bons yeux de cette femme, une expression de dévotion et d'affection.

« Spirito di Vittoria — dia pace a questa casa » (que l'esprit de la Victoire donne la paix à cette maison).

La femme de chambre me guide par un petit signe de la main vers